

**RÉSEAU
DES
MÉDIÉVISTES
BELGES
DE LANGUE
FRANÇAISE**

Bulletin

fascicule 11

2004

Italiës

**À l'occasion du septième centenaire
de la naissance de Pétrarque (1304-1374)**

**Compte rendu de la journée d'étude tenue
aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur
le vendredi 30 avril 2004**

Manuscrits, chansons de geste, romans, œuvres picturales, pensée philosophique, ambitions politiques dans l'Italie médiévale et renaissante, autant de facettes à l'ordre du jour de la 11^e journée d'étude du Réseau des Médiévistes belges de Langue française, organisée au Département d'Études romanes des Facultés universitaires de Namur. Placée sous le signe du septième centenaire de Pétrarque, cette manifestation prenait aussi en compte les relations de l'Italie avec le monde transalpin.

Ces dernières sont d'abord saisies sous l'angle historiographique par une analyse du rôle joué depuis 1902 par l'Institut historique belge de Rome dans l'étude et l'édition des documents conservés aux Archives Vaticanes. Les gloses non italiennes de plusieurs manuscrits de Pétrarque, l'impact de la Chanson de Roland et de la geste de Guillaume d'Orange en Italie illustrent la même perspective transalpine au travers cette fois de textes médiévaux. L'art est convoqué avec l'examen d'une exceptionnelle copie de la Cène de Léonard de Vinci acquise et conservée dans les anciens Pays-Bas. Une présentation, politique celle-ci, des enjeux incarnés par Valentine Visconti et, philosophique enfin, de l'approche du Parménide de Platon par Marsile Ficin, clôture la journée sur un terrain bien italien mais indissociable d'une perspective européenne.

La frontière chronologique mouvante et, comme on sait, arbitraire et discutable qui sépare le Moyen Âge de la Renaissance et des débuts de l'Époque moderne, n'a pas retenu, plus que la barrière alpine, les organisateurs de la journée. La confrontation des disciplines et des approches, chère au projet du Réseau, ne pouvait qu'y gagner.

La présidence de la matinée est assurée par Pierre JODOGNE, membre de l'Académie royale de Belgique et professeur émérite de l'Université de Liège. Celui-ci, après avoir félicité le Réseau pour ses travaux qui montrent la vitalité de la culture médiévale en Belgique francophone, rappelle les rapports, artistiques et spirituels notamment, qui unissent en profondeur l'Italie et nos régions au Moyen Âge. Il évoque ensuite la leçon de philologie donnée par Pétrarque ainsi que la figure de Dante, qui se profile derrière celle de son cadet et dont on peut dire que l'œuvre résume ce qu'il y a eu de plus beau et de plus fort au Moyen Âge. L'interaction entre la grande culture latine et les animateurs de la culture vernaculaire est ici, naturellement, centrale. S'en souvenir en plaçant une rencontre interdisciplinaire de médiévistes sous la bannière de Pétrarque ne peut donc être qu'une heureuse initiative, conclut-il, avant de céder la parole aux orateurs.

La première communication est présentée par Monique Maillard-Luypaert, professeur au Séminaire épiscopal de Tournai et chercheur associé aux Facultés universitaires Saint-Louis (Bruxelles). Elle porte sur L’Institut historique belge de Rome, les archives vaticanes et les médiévistes belges :

« L’Institut historique belge de Rome a été fondé en 1902 et inauguré en 1904. Parmi les fondateurs figure le chanoine Alfred Cauchie, professeur à l’Université catholique de Louvain, « père » du Séminaire historique et de la Revue d’histoire ecclésiastique. Lorsqu’en 1881, Léon XIII ouvrit solennellement ses archives, puis fonda au Vatican l’École de Paléographie et de Diplomatique, des perspectives gigantesques se dégagèrent pour la recherche européenne. Des instituts nationaux s’installèrent à Rome pour accueillir des chercheurs et mettre en œuvre le dépouillement exhaustif des sources vaticanes. L’Institut historique belge fut d’abord hébergé dans le palais Rusticucci non loin du Vatican et sa direction fut confiée au bénédictin Dom Ursmer Berlière. En 1939, il déménagea vers la Valle Giulia, dans les murs tout neufs de l’Academia Belgica, créée pour promouvoir les échanges scientifiques et culturels entre la Belgique et l’Italie.

Les premiers directeurs de l’Institut, tous médiévistes, eurent le souci de mener à bien l’édition critique des textes extraits des Archives Vaticanes, un dépôt unique au monde par l’abondance des sources et l’étendue du champ géographique concerné. Leur attention se porta d’abord sur les grands fonds d’archives et leurs séries de registres des XIV^e-XV^e siècles, utiles non seulement pour l’histoire religieuse, mais aussi pour l’histoire politique, diplomatique, sociale, économique, judiciaire, intellectuelle et artistique. Ces séries de registres proviennent des quatre grands services administratifs de la Cour pontificale : Chambre apostolique, Chancellerie apostolique, Audience ou Rote, Pénitencerie apostolique. On y trouve de la correspondance officielle, des sources normatives, des actes de la pratique, comme les suppliques et les lettres pontificales, des sources administratives, comme les pièces comptables ou les comptes des recettes et des dépenses de la domesticité du pape. Plusieurs grandes séries intéressent plus particulièrement les médiévistes : les *Registra Vaticana* (plus de 2 000 volumes de lettres pontificales, de 1198 à 1572), les *Registra Avenionensia* (349 volumes de lettres, de 1309 à 1422), les *Registra Lateranensia* (2 467 volumes de lettres, de 1389 à 1903), les *Registra Supplicationum* (7 400 volumes de suppliques adressées aux papes entre 1342 et 1799 par des particuliers ou des communautés dans le but d’obtenir des grâces), les *Obligationes et Solutiones* (souscriptions d’obligations et de quittances de paiement de services des prélat们), les *Collectoriae* (comptes des collecteurs apostoliques dans les provinces et diocèses), les *Registra Matrimonialium et Diversorum de la Pénitencerie* (suppliques adressées au pape pour solliciter des dispenses, des absolutions, des « licences » spéciales ou des « déclarations » d’innocence, mais agréées et signées par le cardinal pénitencier, à partir de 1410).

Les « pères fondateurs » de l’Institut historique belge avaient bien compris tout le parti qu’il y avait à tirer de cet « océan » documentaire. La publication systématique de recueils d’actes pontificaux, sous forme de regestes, de simples analyses ou parfois dans leur texte intégral, a commencé en 1906, point de départ de la collection des *Analecta Vaticano-Belgica* et de sa première série

(Documents relatifs aux anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai). Mais, près d'un siècle plus tard, il faut bien avouer qu'une partie seulement du projet initial a été réalisée. Toutes les publications ne sont pas d'égale valeur : si certaines font preuve d'un haut degré de qualité et d'érudition, d'autres laissent à désirer tant dans la forme que dans le fond et obligent donc à retourner aux sources ! La première série des A.V.B. présente des lacunes : certains pontificats ou parties de pontificats, surtout du XV^e siècle, n'ont jamais été publiés, bien qu'ayant fait l'objet de dépouillements dans le passé. Quant aux méthodes de travail, partagées par tous les médiévistes européens, elles sont pour le moins improductives : depuis 100 ans, chacun ne recherche que ce qui intéresse son propre pays, néglige les documents d'intérêt général, remet inlassablement ses pas dans ceux du voisin ; tout le monde travaille en ordre dispersé, sans qu'existe la moindre coopération entre les divers instituts européens. Enfin, les moyens financiers ne sont plus ce qu'ils étaient : au fil du temps, les champs de recherche des boursiers de l'I.H.B.R. se sont diversifiés et les crédits alloués jadis au bénéfice quasi exclusif des médiévistes sont ventilés tout autrement aujourd'hui. Résultat : les publications piétinent : deux seulement depuis 1987 dans la première série des A.V.B. !

Il est nécessaire de rappeler que l'Institut historique belge de Rome est, avec l'Academia Belgica, la seule institution qui représente scientifiquement la Belgique à l'étranger. Son apport à la recherche de notre pays est incontestable. Alors, n'hésitons pas à prendre le chemin de l'Italie et de Rome et, si nous ne le faisons pas nous-mêmes, encourageons nos collègues ou nos étudiants à le faire. Continuons le dépouillement des sources vaticanes en comblant les lacunes pour le XIV^e siècle et en explorant le XV^e, et surtout, publions le résultat de nos dépouillements. Encourageons la nécessaire collaboration au niveau européen pour éviter de perdre du temps, de l'énergie et de l'argent : pourquoi ne pas uniformiser les modes de publication, constituer un fichier universel, formaliser les regestes, informatiser les index des ouvrages déjà publiés afin d'éviter aux chercheurs la manipulation de centaines de volumes et la perte d'un temps précieux ? » (résumé communiqué par l'auteur)

Silvia Candrina, ancienne étudiante de l'Université catholique de Milan et docteur en histoire de la civilisation médiévale (Institut d'Études médiévales) de l'Université catholique de Louvain, propose ensuite un exposé intitulé Dans les marges de Pétrarque : enquête sur quelques manuscrits annotés de la B.N.F. à Paris :

« L'écrivain italien Francesco Petrarca est connu aujourd'hui par le grand public surtout par ses *Rerum vulgarium fragmenta* (le *Canzoniere*), c'est-à-dire les poésies en langue vulgaire ; cependant, dans les années qui ont suivi sa mort, ce furent surtout les œuvres en latin et celles de contenu moral qui furent lues et transmises. Elles connurent une fortune énorme, tant à travers leur contenu, que par leur style, aussi bien en Italie qu'au-dehors. Mais dans quels milieux, et avec quel type de lecture a-t-on approché les œuvres latines de Pétrarque ? Un des angles d'approche pour répondre à ces questions est l'étude des manuscrits qui nous sont parvenus : grâce à eux, il est possible d'évaluer la destinée du magistère pétrarquien, de comprendre comment ont été lus ses textes et comment furent assimilées ses découvertes philologiques et littéraires.

Dans le cadre d'un doctorat en civilisation médiévale présenté en 2002 à l'Institut d'études médiévales de l'UCL, j'ai effectué une étude philologique de trois manuscrits annotés de la B.N.F. à Paris (lat. 8569, 6501 et 6502) contenant des œuvres latines de Pétrarque (*Familiarium rerum libri XXIV*, *Sine nomine*, *De remediis utriusque fortunae*, *Secretum*, *De vita solitaria*, *De otio religioso*, *De suis ipsis et multorum ignorantia*). Toutes les gloses (sauf une partie) sont de la même main anonyme ainsi que la plupart des textes. Les manuscrits ont différents éléments en commun : l'origine (Espagne ou France méridionale comme on le déduit du type d'écriture, de la décoration et du contenu des gloses), l'époque de transcription (vingt premières années du XV^e siècle) et le corpus de gloses. L'édition complète des annotations est d'une étendue imposante : il s'agit, au total, de plus de cinq mille interventions. Aussi souvent que possible, l'identification des sources figure dans mon édition.

L'étude du contenu de ce corpus suit l'édition des gloses : j'y ai commenté les données en ma possession, en procédant d'abord à une classification des notes d'après divers niveaux. Cela m'a permis d'évaluer le type de lecture de l'annotateur inconnu, et de définir l'esprit dans lequel il a étudié les textes de Pétrarque. De prime abord s'impose le soin philologique : le lecteur corrige incessamment. Les références au travail intellectuel sont frappantes et nombreuses. L'annotateur était fasciné par tout discours à propos de l'art de la parole, du problème du style à utiliser, de l'*imitatio* et de l'*aemulatio*. Il est visiblement orienté vers l'assimilation de la langue latine et du style de Pétrarque ainsi que vers le contenu moral de ses œuvres. Comme je l'ai vérifié cas par cas, les autorités classiques citées appartiennent au bagage doctrinal habituel de l'époque. Le glossateur renvoie aux écrivains qui lui étaient les plus familiers pour mieux étudier le style pétrarquien et pour le comparer à des loci similes tirés d'autres auteurs. C'est la raison pour laquelle il a transcrit de sa main d'innombrables phrases tirées des Tragédies de Sénèque (une œuvre très rare dans les manuscrits médiévaux) : pour mettre bien en évidence les affinités qu'il a notées entre les deux auteurs.

La question de l'identité de ce personnage, qui nous dit vraiment très peu de lui-même, reste ouverte. Il est significatif que son identité a été, jusqu'ici, attribuée à trois hommes d'Église : le pape Benoît XIII († 1423), l'évêque espagnol Alonso de Carthagène († 1456), et le professeur de rhétorique Johannes Serra († 1460), qui prononça ses vœux à la fin de sa vie. Pour des motifs différents (de graphie, de datation ou autre) il n'est plus possible d'attribuer les annotations marginales des manuscrits à l'un de ces trois. Cependant, quelques aspects de la personnalité culturelle du glossateur anonyme se laissent cerner. Par sa culture, le lecteur trahit une formation juridique. Il devait faire partie d'un milieu culturel particulièrement stimulant et devait avoir à sa disposition une riche bibliothèque. Il est vraisemblable qu'il ait vécu une période de sa vie à Avignon, et qu'il ait pu y fréquenter la fameuse bibliothèque pontificale. N'oublions pas qu'à l'époque, les admirateurs de Pétrarque n'étaient pas rares en Avignon, et que de nombreux manuscrits de ses œuvres, ou d'auteurs antiques cités par l'annotateur, y étaient conservés.

À travers ce travail philologique, réalisé sur un corpus inédit et limité mais original, j'espère avoir écrit un chapitre significatif de l'histoire de la lecture, dans le délicat moment de transition entre le Moyen Âge et l'Humanisme. » (résumé communiqué par l'auteur)

Après une brève pause, Giovanni Palumbo, lecteur d’italien à l’Université de Liège et chargé de cours aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix de Namur, nous entraîne Sur les traces de la Chanson de Roland en Italie au Moyen Âge :

« Cet exposé se propose de remettre en mémoire les principales étapes de la circulation de la Chanson de Roland en Italie au Moyen Âge. Tout d’abord, les premières phases de la pénétration de la légende. À quelle époque et par quelles voies la geste rolandienne a-t-elle franchi les Alpes ? Quelles sont les traces qu’elle y a laissées ? De nos jours, le dossier probatoire apparaît beaucoup moins riche qu’on ne le croyait il y a quelques décennies. Une fois passées au crible, plusieurs attestations iconographiques et monumentales se sont révélées sujettes à caution. Les nombreux cartulaires où apparaît le fameux binôme onomastique Roland-Olivier, l’inscription de Nepi, les mosaïques de Brindisi et, peut-être, les statues du Dôme de Vérone, permettent toutefois de croire que la légende rolandienne circulait en Italie à une date assez précoce, probablement déjà vers le milieu du XII^e siècle.

Au XIII^e siècle, on voit se multiplier les allusions à notre geste : les témoignages de saint François d’Assise et du juriste Odofredo en font preuve. Il faudra toutefois attendre la fin du XIII^e siècle ou peut-être même le début du XIV^e siècle pour que ces allusions se matérialisent sous forme de textes manuscrits. C’est à cette époque que remontent les trois copies « italiennes » du poème, appartenant à la famille Gonzague et connues sous les noms de Venise IV, Venise VII et Châteauroux.

Le XIV^e siècle, c’est l’époque des premières grandes compilations chevaleresques. Les plus célèbres – l’Entrée d’Espagne, les Reali de Francia d’Andrea da Barberino – négligent le drame de Roncevaux. Toutefois, les témoignages de la rédaction « marciana » des Chiose Selmi à la Divine Comédie, ou, encore, du Cantare de’ Cantari laissent croire que déjà à cette époque circulaient des versions « italiennes » de la Chanson de Roland, c’est-à-dire des versions écrites en langue italienne et avec des variantes narratives inconnues de la tradition française. Ces traditions nous sont parvenues par des textes transcrits ou composés au siècle suivant. Il suffit de rappeler à ce propos La Spagna en rimes, La Spagna Magliabechiana, La Spagna toscane et Li fatti di Spagna. Bien que très variée, la production narrative du XV^e siècle, qui est encore largement inexplorée et inédite, peut être caractérisée dans son ensemble par trois traits communs : 1) on assiste à une irrésistible tendance à la « cyclisation » : la Chanson de Roland est toujours insérée dans un cadre plus vaste qui comprend les expéditions de Charlemagne en Espagne ; 2) tous les auteurs ont exploité la tradition narrative du Roland rimé, que chacun d’eux a toutefois retravaillée et renouvelée à sa manière, en la contaminant avec d’autres sources narratives ; 3) le récit s’enrichit d’épisodes qui insistent sur le romanesque, développent le merveilleux et mettent parfois à l’honneur des personnages inconnus, mineurs ou « étrangers ». Au cours de ces réécritures, qui ouvrent la voie aux chefs-d’œuvre de la Renaissance, il peut aussi arriver que l’épopée soit tout à fait désacralisée et qu’Orlando, pris au dépourvu pendant la nuit par les Sarrasins, soit obligé de ramasser en toute hâte son épée et son cor pour prendre la fuite en manches de chemise, déchaussé et décoiffé comme un pauvre valet. Tel est le début de la bataille de Roncevaux d’après la Spagna toscane. Mais c’est justement cette

capacité de se conformer au goût variable du public qui a permis à la Chanson de Roland de parcourir les grandes routes des pèlerins, d'animer les places de l'Italie communale, ou encore de séjourner dans les cours des familles les plus nobles – des Gonzague de Mantoue aux Este de Ferrare, jusqu'aux Médicis de Florence. C'est justement grâce à cette souplesse d'adaptation que le son du cor de Roland, évoqué solennellement par Dante Alighieri (Inf., XXXI 16-18) et ridiculisé par l'auteur de la Spagna toscane, a pu continuer à retentir sans cesse à travers l'Italie pendant tout le Moyen Âge : toujours fidèle à lui-même, toujours différent. » (résumé communiqué par l'auteur)

Explorant la même thématique des rapports littéraires franco-italiens en matière d'épopée et de roman, Paola Moreno, chargée de cours à l'Université de Liège et professeur aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur, se penche sur La « geste » de Guillaume d'Orange dans la tradition italienne : l'exemple du *Libro del Povero Avveduto* :

« L'engouement italien pour la littérature française au Moyen Âge est, on le sait, très précoce. L'onomastique et la toponymie témoignent déjà au XII^e siècle d'une pénétration de la littérature chevaleresque dans la péninsule italienne, et à la fin du même siècle remontent plusieurs documents attestant une connaissance précise des sources littéraires.

Au XIII^e siècle, la fréquentation de la littérature française devient une pratique courante : les poètes siciliens, puis les poètes lyriques toscans, montrent une connaissance directe des romans et des chansons de geste en langue d'oïl. Dans les cours de la région du Pô, la circulation de manuscrits en langue française crée les conditions favorables à la naissance et à l'essor de la littérature franco-vénitienne.

Au tout début du XIV^e, c'est Dante Alighieri, qui, le premier, va au-delà de l'hommage pur et simple, et témoigne d'une position critique, faisant appel à un jugement esthétique et moral peu indulgent, en particulier envers les protagonistes de ce qu'il appelle les *Arturi regis ambages pulcerrime* ; les personnages appartenant au monde carolingien, par contre, bénéficient auprès du Florentin d'une plus grande considération : Charlemagne et Roland, ainsi que Godefroid de Bouillon, sont présentés dans le *Paradiso* comme des martyrs de la foi chrétienne. Francesco Petrarca, lui, manifeste un véritable mépris pour celui qu'il appelle *vulgo errante* des chevaliers, éternellement et vainement employés dans leurs quêtes.

Mais les jugements de Dante et de Pétrarque ne sont pas représentatifs de la fortune de la littérature chevaleresque française en Italie. Leur position polémique contraste, en effet, d'une part avec le réel succès de la littérature épique et romanesque, dont les centres de fruition d'abord, de production ensuite, se déplacent progressivement de la plaine du Pô vers la Ligurie et la Toscane ; d'autre part avec l'emploi qu'en fait Giovanni Boccaccio, qui avait pu lire et consulter les textes français pendant son séjour à la cour des Anjou à Naples. La réception de la littérature chevaleresque n'exclut donc ni les représentants de la haute culture (je pense par exemple à Lovato de' Lovati, un humaniste de la Vénétie, ou à Giovanni del Virgilio), ni le peuple, qui écoutait volontiers les histoires des chevaliers de France.

L’expansion de la matière chevaleresque, qu’elle soit de Bretagne ou de France, est telle que la traduction ou le remaniement des textes français laissent la place à une activité de production autochtone et originale, qui parvient jusqu’au Cinquecento, avec les chefs-d’œuvre de Matteo Maria Boiardo et de Ludovico Ariosto.

Mais cette expansion n’est pas l’aboutissement nécessaire d’un processus « naturel » d’osmose culturelle ; les conditions historiques, socio-politiques et culturelles de l’Italie l’ont rendue possible par l’entrée en jeu de plusieurs facteurs, comme par exemple la structure princière des cours padanes (et en particulier par l’orientation francophile des Este, les seigneurs de Ferrare), la diffusion de l’Humanisme ou l’impression des premiers livres.

Ce bref et trop succinct rappel des étapes principales de la diffusion de la matière chevaleresque en Italie est aussi une manière de dire combien est inadéquate l’étiquette de « tradition importée » que l’on donne trop souvent à l’histoire de cette littérature : la ré-appropriation des matériaux français comporte, en effet, un enracinement progressif et profond dans la culture italienne du Duecento au Cinquecento, et les apports originaux de cette culture à l’univers chevaleresque ne sont pas moindres, si l’on en juge par ses derniers aboutissements, l’Orlando innamorato et l’Orlando furioso, qui ont à leur tour marqué leur influence sur la littérature européenne postérieure.

Il est clair, toutefois, que ce processus traverse différentes étapes, et que les chefs-d’œuvre sont au sommet de toute une série de preuves, antérieures ou contemporaines, dont la qualité est très diverse.

C’est justement sur ce processus que j’entends m’arrêter un peu aujourd’hui, en prenant comme échantillon seulement une partie de la matière chevaleresque, celle de France, et, plus en particulier, la « geste » de Guillaume d’Orange. Approchant un exemple spécifique, celui de la reconstitution de la généalogie des Aymerides dans le Libro del Povero Avveduto, j’essaierai de mettre en lumière les étapes de la tradition qui conduit des chansons de geste françaises, ayant comme protagoniste Guillaume d’Orange et son lignage, à ce long roman en prose toscan, remontant vraisemblablement à la seconde moitié du XV^e siècle, dont le héros principal est un descendant des Narbonnais. » (résumé communiqué par l’auteur)

Discussion

Une discussion groupée s’ouvre autour des quatre communications de la matinée. Madeleine TYSSENS, membre de l’Académie royale de Belgique et professeur émérite de l’Université de Liège, demande à G. PALUMBO si l’on sait qui a abattu les statues de Roland et Olivier qu’il a évoquées, mais l’orateur ne peut se prononcer sur ce point. P. MORENO profite de la question pour souligner l’existence d’un décalage irréductible entre la philologie et l’histoire de l’art : les hypothèses échafaudées par l’une et l’autre disciplines convergent rarement. P. JODOGNE suggère une interprétation possible du phénomène dans le sens d’une opposition entre la culture biblique et la culture vulgaire.

Il interroge ensuite P. MORENO sur la manière dont il convient de traduire « Povvero Avvedutto », à supposer que le second terme signifie ici « avisé », « intelligent ». C’est un problème délicat qui n’a pas reçu de solution définitive.

« Avvedutto » peut en effet correspondre au français « avisé », ce qui est toujours la connotation actuelle du mot italien « avveduto ». Quant à l'expression « Povvero Avvedutto », elle ne renverrait pas à une sorte de naïveté du personnage, mais bien au fait qu'il était né pauvre.

Céline VANDEUREN-DAVID, doctorante à l'UCL, s'enquiert auprès de M. MAILLARD-LUYPAERT de la langue des registres pontificaux. L'oratrice répond que ceux-ci sont exclusivement rédigés en latin, y compris durant la période avignonnaise, qui n'a pas permis l'introduction du français. La même intervenante souhaite également savoir si les gens qui introduisent des requêtes ont recours à des notaires. Il semble plutôt, répond M. Maillard, que les intéressés écrivaient eux-mêmes mais, de toute façon, leurs textes ont été systématiquement transposés en style curial par les clercs pontificaux et ne nous sont parvenus que sous cette forme stéréotypée. C. VANDEUREN-DAVID a constaté que, dans le cadre dijonnais, les individus qui écrivent eux-mêmes leur requête semblent avoir peu de chances de parvenir à leurs fins. Hélas, dans le cas présent, la transposition en style curial empêche une étude poussée de cette problématique.

Rebondissant sur le souhait exprimé par M. MAILLARD-LUYPAERT de voir les sources pontificales intégralement publiées, Alain MARCHANDISSE, chercheur qualifié du FNRS à l'Université de Liège, s'interroge sur les stratégies à mettre en œuvre pour la publication des registres pontificaux. Il insiste sur la nécessité d'une collaboration internationale, incluant notamment l'érudition allemande, et d'une politique d'achat groupé des différents CD-Rom produits par les Archives vaticanes (dont le coût est tout à fait prohibitif), ne fût-ce qu'à l'échelle de la Belgique.

Éric BOUSMAR, professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis, demande à M. MAILLART-LUYPAERT si l'on a conservé des suppliques qui n'auraient pas été mises en style curial (des « Vorurkunden », en quelque sorte). Il en existe très peu, répond-elle, qui ont été dûment répertoriées et publiées ; mais peut-être des recherches dans des dépôts comme les Archives départementales du Nord à Lille permettraient-elles d'en découvrir d'autres. Le même intervenant soulève la question du danger que peut représenter la mise en style curial pour l'auteur de la supplique et pour l'historien : des éléments peuvent être perdus ou déformés, à l'instar de ce qui se produit souvent devant les officialités. N'assiste-t-on pas à un choc entre la culture vernaculaire et la latinité technique inhérente au droit canon ? L'oratrice abonde dans ce sens, faisant aussi remarquer que les procédures ont parfois été très longues (trente ou quarante ans !), en passant devant plusieurs juridictions successives (officialité diocésaine, officialité métropolitaine, curie pontificale), ce qui multipliait les risques de perte ou de déformation de l'information. Cela étant, il ne faut pas perdre de vue que beaucoup d'impétrants étaient eux-mêmes des clercs rompus à la pratique du latin.

S'adressant à S. CANDRINA, P. MORENO lui demande quels textes de Guido delle Colonne on retrouve parmi les sources de l'annotateur de Pétrarque. On n'en trouve en fait que des citations très courtes et de seconde main, notamment en rapport avec l'astronomie, répond l'oratrice. P. JODOGNE souhaite ensuite savoir si les citations de Quintilien ne reposent pas sur de simples fragments de cet auteur, la découverte du texte intégral par Le Pogge étant postérieure : S. CANDRINA confirme qu'il s'agit bien de fragments, dans la mesure où les œuvres complètes de Quintilien n'avaient pas encore été retrouvées à l'époque. L'oratrice

indique enfin que l'annotateur donne parfois le folio du manuscrit dont il extrait sa citation, ce qui pourrait éventuellement constituer une piste de recherche.

Après la pause consacrée au repas de midi, servi comme il se doit dans un restaurant italien de la capitale wallonne, les travaux reprennent sous la présidence de Paolo MORENO, l'hôte du jour.

Laure Fagnart, licenciée en Histoire de l'art de l'Université de Liège et actuellement chercheuse au Centre d'études supérieures de la Renaissance (Université de Tours), traite de La copie de la Cène de Léonard de Vinci conservée à l'abbaye de Tongerlo :

« Au cours de cette communication, nous avons présenté l'une des copies les plus fidèles et les plus anciennes de la Cène peinte par Léonard de Vinci, entre 1494 et 1498, dans le couvent Santa Maria delle Grazie à Milan : la toile conservée à l'abbaye de Tongerlo, près d'Anvers.

La copie de la Cène de Tongerlo, alors attribuée à Léonard, est négociée, en 1545, à Anvers, auprès des héritiers d'un certain Jean Le Grand. Son lieu de conservation antérieur est inconnu. Il serait séduisant de penser que Le Grand a acquis la toile en France, où le chef-d'œuvre du maître connaît un vif engouement au début du XVI^e siècle mais cette hypothèse n'est pas attestée par les sources. Par ailleurs, aucune copie de la Cène commandée peu avant par un Français (c'est-à-dire la copie peinte en 1503 pour Antoine Turpin, trésorier et receveur général des finances ; la copie du musée national de la Renaissance à Écouen, réalisée en 1506 pour Gabriel Gouffier, protonotaire apostolique ; la tapisserie du Vatican tissée, entre 1510 et 1515, pour le futur François I^{er} et Louise de Savoie ; la copie de la cathédrale de Troyes, commandée par Guillaume Petit, évêque de Troyes, entre 1519 et 1527 et la copie conservée dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, au moins depuis 1651) ne correspond à la toile de Tongerlo.

La peinture arrive à l'abbaye le 23 février 1545 pour décorer l'église conventuelle, alors en construction. Son histoire sera mouvementée. Cachée pendant la Révolution française, la peinture réapparaît à Malines puis entre dans la collection privée du roi Léopold I^{er}. Elle retrouve l'abbaye de Tongerlo en 1869 mais, afin de reconstruire les bâtiments détruits, les prémontrés essayent de la vendre. Aucune institution n'est intéressée. La toile est finalement accrochée dans le transept de la nouvelle église. Puisqu'elle débordait du mur où elle avait été installée, ses bords sont rétrécis. En 1929, un incendie détruit l'abbatiale. Dans l'affolement, pour la dégager de son châssis, l'œuvre est coupée le long du cadre. Ces manipulations nécessiteront plusieurs restaurations. Depuis 1966, la Cène de Tongerlo est exposée au Da Vinci-Museum, bâtiment construit dans l'enceinte du couvent pour conserver la copie dans les meilleures conditions.

De la Cène de Léonard, l'auteur de la toile de Tongerlo a fidèlement repris les dimensions monumentales, les postures et les expressions des apôtres et du Christ, l'architecture dépouillée du cénacle ainsi que la nature morte, éparsillée sur la table. Malgré cette précision, la toile de Tongerlo se distingue de l'original : les figures sont décalées vers la gauche, de plus, le plateau de la table est plus bas qu'à Milan. Ces déplacements s'expliqueraient si l'artiste qui a peint la copie de Tongerlo avait utilisé des moyens mécaniques de reproduction, tels que des calques ou des poncifs, qui auraient glissés de quelques centimètres par rapport

à leurs positions dans l'original. Des différences dans l'ornementation des tapisseries, dans la décoration de la nappe et dans le contenu des plats sont également à remarquer.

Enfin, nous avons abordé les questions d'exécution et d'attribution. Pour peindre une copie d'une telle fidélité, tant du point de vue iconographique que de celui des dimensions, l'artiste ou l'atelier à qui fut passée la commande de la toile de Tongerlo devait posséder la technique et les outils pour effectuer un tel ouvrage. Dans la première moitié du XVI^e siècle, seuls les leonardeschi (ces peintres influencés par Léonard et ses œuvres) répondent à ces exigences. Avant de procéder à une nouvelle attribution, il convient de souligner les analogies qui lient la toile de Tongerlo avec la copie de la Royal Academy of Arts de Londres, copie réalisée par Giampietrino, vers 1515. En effet, les deux copies se caractérisent par des similitudes dans la disposition des motifs, dans leurs proportions et dans leurs espacements les uns par rapport aux autres. Toutefois, les deux compositions ne se superposent pas exactement. Ces analogies dans la disposition et dans les proportions des motifs et ces différences dans les écarts entre les groupes d'apôtres permettent d'avancer que la copie de Tongerlo a été réalisée avec des calques ou des poncifs, et cela même si les réflectographies en infrarouge effectuées sur la Cène par le Centre européen d'Archéométrie de l'Université de Liège, en janvier 2003, n'en ont pas discerné les traces. Ces calques n'auraient pas été fixés aux mêmes emplacements, ce qui expliquerait les glissements. En définitive, il est probable que la copie de Tongerlo a été peinte par l'un des leonardeschi, probablement dans l'atelier où fut exécutée la copie de Londres, soit d'après la copie de la Royal Academy of Arts de Londres, soit en récupérant les calques ou les poncifs utilisés par Giampietrino pour exécuter la version de Londres. » (résumé communiqué par l'auteur)

Deborah Colombini, licenciée en Histoire et étudiante d'agrégation à l'Université de Liège, nous parle ensuite des Ambitions politiques autour de Valentine Visconti :

« Valentine Visconti est une figure médiévale bien connue : née en 1370 ou en 1371, elle est le troisième enfant d'Isabelle de France, fille du roi Charles V, et de Gian Galeazzo Visconti, un puissant seigneur lombard dont l'autorité est redoutée en Italie et ailleurs.

Princesse italo-française, noble dame au destin presque romanesque, l'histoire n'a gardé d'elle que le souvenir d'une héritière à l'origine des guerres d'Italie et l'image d'une vengeresse prête à tout pour conduire à sa perte le meurtrier de Louis d'Orléans, son mari. L'éventail de l'existence de Valentine est toutefois bien plus considérable¹ et, à l'occasion de notre communication, nous avons choisi d'en présenter un aspect original, fructueux résultat de nos longues investigations : les ambitions politiques concentrées en sa personne.

Riche héritière, le mariage de cette jeune femme est un enjeu important, l'un des moments forts de sa vie.

Des motivations de ses multiples fiançailles et de ses noces avec Louis d'Orléans, nous retiendrons que Gian Galeazzo, très ambitieux, envisage, grâce

¹ Voyez : D. COLOMBINI, Valentine Visconti. Contribution à l'histoire d'une princesse italo-française, Mémoire de Licence inédit, Université de Liège, 2002-2003, 176 p.

à sa fille, de s'élever sur le plan international pour conforter sa position dans la Péninsule. Ainsi, après avoir abandonné l'idée, née en 1380, d'une union intra-familiale et, en définitive politiquement peu stratégique, entre Valentine et Carlo Visconti, un des fils de Bernabò², Gian Galeazzo, jaloux de l'autorité écrasante de son oncle, prépare un coup d'État. Le 6 mai 1385, Bernabò est en effet emprisonné et est, peu après, assassiné.

Gian Galeazzo est désormais seul maître de Milan. Cependant, sa position, encore incertaine, l'amène à chercher l'appui d'une grande puissance. Immédiatement, il perçoit le danger de la montée sur le trône d'Isabeau de Bavière, petite-fille de sa victime³, et rêve, par des épousailles avec Louis II d'Anjou, fils de Louis I^{er} d'Anjou, de contrer la menace. Le refus de Marie de Blois, la mère du jeune prince, ayant mis fin à ses illusions⁴, il se tourne alors vers l'Empire et promet la main de Valentine à Jean de Goerlitz, le frère du roi des Romains Wenceslas. Mais la mésaventure hongroise de Louis d'Orléans⁵ ravive ses espérances de se ménager les faveurs d'un gendre français. Aussi, le seigneur de Milan choisit-il pour son unique fille un époux de sang royal, un fils et un frère de roi, susceptible de porter un jour la couronne si son aîné décédait brusquement sans descendance ; Gian Galeazzo gardait en vue cette éventualité et, le cas échéant, comptait exercer son influence sur le couple pour faciliter l'accomplissement de ses projets en Italie. Du côté français, les enjeux n'étaient pas moins grands : intérêts financiers, soutien pour une intervention religieuse et politique dans la Péninsule et, bien sûr, espoir de dominer un jour le Milanais, comme en témoigne l'histoire des guerres d'Italie... » (résumé communiqué par l'auteur)

Enfin, Marsile Ficin et le Parménide de Platon sont l'objet de la communication présentée par Maude Vanhaelen, aspirante du FNRS à l'Université libre de Bruxelles :

« L'exposé concerne l'interprétation de la tradition antique à la Renaissance, et en particulier, l'entreprise de traduction et d'exégèse de l'humaniste florentin Marsile Ficin (1433-1499). Il tente de démontrer la spécificité de l'exégèse de Ficin, à la fois par rapport aux Pères et par rapport aux commentateurs néoplatoniciens. Ainsi, le propos majeur de Ficin n'est ni de concilier, ou d'adapter, le néoplatonisme ancien au christianisme, ni de construire, à l'instar du néoplatonicien Proclus, un système de pensée. Ce n'est qu'en replaçant l'œuvre de Ficin dans son contexte historique et idéologique

² Bernabò Visconti n'est autre que l'oncle de Gian Galeazzo Visconti et, depuis 1378, les deux hommes gouvernent conjointement la seigneurie de Milan.

³ Isabeau de Bavière, épouse du roi de France Charles VI, est effectivement, par sa mère Taddea Visconti, une petite-fille de Bernabò.

⁴ En réalité, Louis II d'Anjou devait initialement épouser une autre Visconti : Lucia, une fille de Bernabò. Cependant, et ce n'est pas un hasard, la ruine de Bernabò entraîne par surcroît l'avortement d'un tel projet matrimonial. Ainsi donc, soit par rancœur soit parce que l'autorité de Gian Galeazzo était encore vacillante, Marie de Blois rejette toute proposition d'alliance entre son fils et Valentine.

⁵ En 1374, Louis d'Orléans est promis à Catherine, fille aînée du roi Louis de Hongrie. Catherine décède cependant bientôt. Or, il avait été convenu que, le cas échéant, le duc d'Orléans épouserait une des deux sœurs de la défunte ; mais Marie et Hedwige étaient déjà respectivement fiancées à Sigismond, margrave de Brandebourg, et au roi de Pologne. La France envisageait néanmoins d'unir son prince à Marie. Ainsi, en septembre 1385, le jeune homme quittait-il Paris pour Buda ; mais, apprenant que son élue venait précipitamment d'épouser Sigismond, il interrompit son voyage.

propre, celui de la Renaissance florentine, que l'on peut véritablement rendre compte de la cohérence et de la spécificité des mouvements de pensée de la Renaissance. L'exposé met l'accent sur le Commentaire au Parménide publié en 1496 par Marsile Ficin. En adoptant le cadre analytique et théorique d'Eugenio Garin, il tente de montrer que Ficin vise non pas à créer un système philosophique « original », une synthèse ou une paraphrase des grands commentateurs néoplatoniciens, mais bien à transmettre des clés permettant à l'homme d'explorer, dans la mesure de ses possibilités, un univers en perpétuel changement, et qui se dérobe à toute norme absolue.

Trois exemples, tirés du Commentaire au Parménide de Ficin, permettent d'illustrer ce propos. Premièrement, Ficin renonce explicitement à l'interprétation proclienne du Parménide, au profit d'une voie médiane (*via media*) qui voit dans le Parménide un mélange entre forme logique et contenu théologique. Ce mélange, nous dit Ficin, est pratiqué à la fois par Platon et par Aristote. Cette remarquable position interprétative fait toute la spécificité de la démarche exégétique de Ficin, en privilégiant le mélange entre forme et contenu et en accordant une place de choix à la « logique » aristotélicienne. Un deuxième exemple concerne les concepts de Limite et d'Infini et démontre que le propos de Ficin n'est plus, comme dans le cas de Proclus, de développer une hiérarchie stricte de l'être, en faisant de la Limite et de l'Infini des hypostases, mais bien de montrer que Dieu est à la fois Infini et Limite de l'Univers. Cette position permet à Ficin de thématiser à la fois l'absolue transcendance de Dieu (l'Un-un de Proclus) et son omniprésence dans l'Univers (l'Un-qui-est de Proclus). En cela, Ficin se fait l'héritier de la tradition philosophique chrétienne, mais aussi de la tradition hermétique, et notamment de l'image hermétique de Dieu comme une sphère dont le centre est partout et la circonférence est nulle part. Un troisième exemple démontre que Ficin s'efforce d'intégrer Aristote au sein de la tradition ancienne, qu'il voit comme foncièrement « néoplatonicienne ». Conformément à ses prédecesseurs néoplatoniciens, Ficin cherche à faire de la pensée d'Aristote un enseignement propédeutique aux mystères divins de Platon : Aristote se cantonne à l'être, au visible et au dicible ; Platon, grâce au langage poétique qu'il pratique, peut révéler aux initiés des mystères sur l'Un ineffable et invisible. Ficin rapproche ainsi la théorie aristotélicienne de la connaissance par abstraction et celle des Idées platoniciennes, comme deux étapes au sein de l'âme d'un processus qui culmine dans l'illumination divine.

Ces trois exemples permettent d'illustrer certains traits spécifiques de l'exégèse ficinienne ; ils démontrent que l'entreprise ficinienne est loin d'être une synthèse érudite du commentaire de Proclus, ou une tentative de concilier christianisme et paganisme ; il s'agit davantage d'une manifestation de la crise des savoirs de la Renaissance et du refus d'imposer au réel les normes d'une vérité absolue. » (résumé communiqué par l'auteur)

Discussion

La modératrice Paola MORENO souligne tout l'intérêt de la variété des domaines auxquels la démarche d'investigation s'est trouvée appliquée dans les diverses communications présentées. Elle ouvre ensuite la discussion.

Renaud ADAM, attaché à la Réserve précieuse de la Bibliothèque royale Albert I^{er} (Bruxelles), demande à Maude VANHAELEN s'il est possible de déterminer le profil sociologique et professionnel des lecteurs de Marsile Ficin au XV^e siècle, et par conséquent de mesurer l'impact de celui-ci dans la société du temps. L'oratrice indique que la réception de Marsile Ficin se mesure surtout au nombre d'éditions dont ses œuvres ont bénéficié. Il en ressort que Ficin était une référence importante à son époque, notamment au travers des multiples commentaires néo-platoniciens qu'il proposait sous forme de cours à l'académie néo-platonicienne de Florence. Cette académie, dont il était le fondateur, réunissait les princes et les intellectuels qui achetaient ses éditions (financées par les Médicis), mais l'impact des discussions orales fut également important pour la diffusion de ses idées.

Pierre JODOGNE suggère que les lecteurs de Ficin ont avant tout interprété son œuvre comme celle d'un syncrétiste. Il se demande si le regard porté par l'oratrice est bien celui des contemporains, qui devaient surtout percevoir ce syncrétisme théologique. M. VANHAELEN maintient son interprétation. Ce n'est que plus tard que les chrétiens ont commencé à dénoncer les conceptions néo-platoniciennes. Marsile Ficin, lui, ne ressentait aucune contradiction : il pouvait sans problème donner des cours sur le Parménide dans les églises. La démarche de Pic de la Mirandole est tout à fait comparable. De sorte que si l'on interprète l'œuvre de Ficin comme syncrétiste, elle devient incohérente. Pour « sauver » le texte, il faut pouvoir se détacher des catégories de la philosophie moderne et en particulier de l'idéalisme dont nous sommes les héritiers. P. JODOGNE rappelle qu'à la fin de sa vie, Ficin était en froid avec Policien, et estime qu'il faudrait s'interroger sur leurs points de discorde.

Dans la foulée de cette discussion, Céline VAN HOOREBEECK, attachée à la section des manuscrits de la Bibliothèque royale Albert I^{er}, fait observer qu'il existe beaucoup d'auteurs médiévaux, comme par exemple Jean de Salisbury, dont l'œuvre manque de cohérence interne. M. VANHAELEN reconnaît que les lettrés du Moyen Âge peuvent perdre leur unité de pensée face à des influences contraires, mais estime que Marsile Ficin, quant à lui, dispose d'un véritable programme philosophique et théologique qui lui permet par exemple d'affronter l'œuvre imposante de Proclus. Appuyant C. Van Hoorebeeck, A. MARCHANDISSE rappelle que les hommes du Moyen Âge procèdent souvent par accumulation et n'hésitent pas à superposer des données contradictoires (on le voit bien dans le domaine législatif).

S'adressant ensuite à Laure FAGNART, il s'étonne de la présence d'une copie de la Cène à l'abbaye de Tongerlo. La raison exacte de cette présence n'est pas connue, mais, comme le rappelle l'oratrice, la Cène est l'œuvre la plus célèbre de Léonard de Vinci. Interrogée sur la qualité de la copie, elle précise qu'il s'agit d'une reproduction extrêmement fidèle, qui a d'ailleurs été utilisée (en dépit de son mauvais état) par les restaurateurs de l'œuvre originale.

P. MORENO s'enquiert de la technique de copie : les peintres sont-ils allés à Milan même ? En réalité, les élèves de Vinci ont produit des copies à partir de calques restés dans l'atelier et des dessins de l'œuvre ont circulé, de sorte qu'il n'y a pas de réponse évidente à cette question. À propos des copies d'élèves, É. BOUSMAR demande si l'on profitait de la présence des modèles dans l'atelier pour réaliser des reproductions et « rentabiliser » les œuvres en termes économiques par ce biais. Selon L. FAGNART, le phénomène des copies d'époque est plutôt lié

au succès immédiat d'une œuvre. En l'occurrence, les élèves de Léonard de Vinci ont été amenés à répéter à l'infini les œuvres à succès du maître, peut-être sans visée économique directe.

Conclusion

Le thème retenu, assurément au goût du jour – que l'on songe par exemple aux colloques Espaces d'échanges en Méditerranée (Antiquité et Moyen Âge) (université de Nantes, 7-8 juin 2004) et Discovering the « Other » : 800-1660 (université de Leicester, 2-4 juillet 2004) ou encore au thème Clash of cultures du International Medieval Congress de Leeds (12-15 juillet 2004) –, a été traité au travers d'une grande variété d'approches. Prolongeant le thème de l'univers des voyages envisagé lors de la précédente journée d'études du Réseau⁶, la journée a permis aux intervenants d'illustrer la diversité des modes de contacts entre Italie et monde transalpin et de rappeler combien sont indissociables les perspectives des philologues, des historiens de l'art, des philosophes et des historiens, au-delà même d'éventuelles divergences légitimes, lorsqu'il s'agit de tenter de comprendre une société, à la fois dans ses manœuvres éphémères et dans ses chefs-d'œuvre durables.

É. B. et J.-F. N.

⁶ Cf. E. BOUSMAR et J.-F. NIÉUS, L'univers des voyages au Moyen Âge. Compte rendu de la journée d'étude tenue aux Facultés universitaires Saint-Louis de Bruxelles le vendredi 24 octobre 2003, Bulletin du Réseau des Médiévistes belges de Langue française, fasc. 10, 2004, p. 2-11.

Au 15 mars 2005, le Comité organisateur du Réseau des Médiévistes belges de Langue française (groupe de contact du F.N.R.S.) est composé de :

- Benoît BEYER DE RYKE (ULB), Assistant.
- Éric BOUSMAR (FUSL), Professeur, Secrétaire.
- David GUILARDIAN (ULB), Assistant.
- Nadine HENRARD (ULg), Chargée de cours.
- Alain MARCHANDISSE (ULg), Chercheur qualifié du F.N.R.S., Président
- Stéphane MUND (ULB), Collaborateur scientifique.
- Jean-François NIEUS (UCL), Chargé de recherches du F.N.R.S.
- Baudouin VAN DEN ABEELE (UCL), Chercheur qualifié du F.N.R.S., Vice-Président
- Céline VANDEUREN-DAVID (UCL), Doctorante.
- Céline VAN HOOREBEECK (KBR/FUNDP), Attachée au Cabinet des manuscrits/Doctorante.

Programme de la douzième journée d'étude

Vendredi 19 novembre 2004

RÉSEAU DES
MÉDIÉVISTES BELGES
DE LANGUE FRANÇAISE

(groupe de contact du F.N.R.S.)

Le mécénat

Institut Royal du Patrimoine Artistique
Parc du Cinquantenaire, 1
Salle de conférence 001 – Rez-de-chaussée (face à l'accueil)
1000 – BRUXELLES

Ludovic Nys, Les peintures murales de la Salle-le-Comte de Valenciennes, 1373-1377.

Céline VAN HOOREBEECK (KBR/FUNDP), Rolin, Hugonet et les autres : la commande de manuscrits de luxe chez les fonctionnaires des ducs de Bourgogne.

Isabelle LECOCQ (IRPA), Donations et représentations des donateurs dans les vitraux monumentaux.

Sophie DENOËL et Cécile OGÉR (ULg/Centre européen d'Archéométrie), Mécènes ou commanditaires ? La Principauté de Liège de Louis de Bourbon à Gérard de Groesbeeck (1456-1580).

Nadine HENRARD (ULg), Troubadours et mécénat.

Programme de la treizième journée d'étude

Vendredi 29 avril 2005

RÉSEAU DES MÉDIÉVISTES BELGES
DE LANGUE FRANÇAISE

(groupe de contact du F.N.R.S.)

Méthodologies comparées II

Université catholique de Louvain
Salle du Conseil FLTR
Collège Érasme
1 Place Blaise Pascal
1348 – LOUVAIN-LA-NEUVE

Entre méthodes philologiques et sciences sociales. La naissance d'une tension

Geneviève WARLAND (FUSL), Les répercussions du « Lamprecht-Streit » sur la méthode historique en Belgique et en France (1890-1923) : du comparatisme, des sciences sociales et de la synthèse en histoire.

Orientalisme, philologie, archéologie et histoire : quelles approches de la méthode aujourd'hui ?

Caroline MACÉ (KUL-De Wulf-Mansioncentrum), L'application de méthodes issues de la phylogénétique (biologie) à l'analyse de la généalogie des manuscrits. La tradition des homélies de Grégoire de Nazianze.

Alain DELATTRE (ULB), L'apport des papyrus à l'étude des monastères égyptiens.

Hérold PETTIAU (Université du Luxembourg), L'abbatiait dans les sources canoniques irlandaises du haut Moyen Âge. Quelques problèmes d'interprétation.

Dries TYS (VUB), La formation du paysage de la côte belge entre le IX^e et le XIII^e siècle.

Stéphanie DENOËL (ULg-Archives de l'État à Liège), La clé des archives des Échevins de la souveraine justice de Liège. Élaboration et utilisation d'un outil informatique.

Anne-Françoise CANNELLA (ULg-IPW-Centre de perfectionnement aux métiers du Patrimoine de la Paix-Dieu), Recettes anciennes et analyses de laboratoire. Deux approches pour l'étude technologique du verre ancien.

Jérémy LONCKE (UCL), Méthode pour l'exploitation des marginalia dans le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais.

René NOËL (FUNDP-UCL), Conclusions.

Chronique

Congrès, colloques et conférences

mars 2005 – octobre 2006

5 mars 2005, de 11h00 à 13h00 (Parlement européen) : conférence d'A. Marchandisse, Les ducs Valois de Bourgogne, princes unificateurs et centralisateurs, XIV^e-XVI^e s. . Contact : M. Imberechts, marine.imberechts@chello.be.

7 mars 2005, à 18h00 (Louvain-la-Neuve, UCL) : Atelier des études médiévales, organisé par l'Institut d'études médiévales, avec des exposés de Ph. Bragard, L. Delehouzee et B. Van den Abeele.

9 mars 2005, à 20h00 (Bruxelles, ULB, Institut des Hautes Études de Belgique) : conférence de Hélène Noizet, Le chapitre de Saint-Martin de Tours aux XII^e-XIII^e siècles, un instrument politique capétien. Information : www.ulb.ac.be/philo/urhm

9 mars 2005 (Liège, Archéoforum) : conférence de Jean-Louis Kupper, Revisiter le Moyen Âge, héritage millénaire inconnu, dans le cadre de la manifestation Gratia Dei (cf. infra, expositions).

10 mars 2005, à 10h00 (Bruxelles, ULB, Bibliothèque des Sciences Humaines, local 8 MED) : conférence de Hélène Noizet, Autour de trois actes du roi Charles le Simple pour Saint-Martin de Tours (903-919). Information : www.ulb.ac.be/philo/urhm

12 mars 2005, de 11h00 à 13h00 (Parlement européen) : conférence de J.-J. Heirwegh, Émergence de l'État-Nation en Europe du XV^e au XVIII^e s., voir 5 mars.

15-17 mars 2005 (Gand) : Einhard-Dia dagen. Journées « dia » – De la variabilité en langue / « dia »--dagen - Over taalvariabiliteit. Cycle de huit conférences organisées durant trois jours par l'Institut Einhard de recherches en études médiévales de l'Université de Gand autour de la diachronie, avec la participation d'orateurs belges, français et espagnols. Contact : Lara Sels, Lara.Sels@UGent.be. Programme sur le site www.einhard.ugent.be.

17 mars 2005, de 9h30 à 12h30 (Louvain-la-Neuve, UCL, Auditoires Socrate) : Méthodes de fouilles et d'interprétation en archéologie funéraire mérovingienne. Journée d'étude du Séminaire d'archéologie mérovingienne. Contact : verslype@kraken.fltr.ucl.ac.be

18 mars 2005 (Liège, Palais provincial) : conférence de Michel Hebert, Le Moyen Âge a-t-il inventé la démocratie ?, dans le cadre de la manifestation Gratia Dei (cf. infra, expositions).

18-19 mars 2005 (Namur) : Archeologia mediaevalis. Colloque annuel de l'association éponyme. Renseignements : St. Demeter, CNN, Direction des Monuments et Sites, rue du Progrès 80 bte 1, 1035 Bruxelles, sdemeter@mrbcirisnet.be

19 mars 2005, de 11h00 à 13h00 (Parlement européen) : conférence de H. Elkhadem, L'origine orientale de la tradition scientifique occidentale (de la fin de l'École d'Alexandrie au XVI^e s.), voir 5 mars.

23 mars 2005 (Anvers, Stadscampus) : People without history. Journée d'étude organisée par le Vlaamse Werkgroep Mediëvistiek. Contact : steven.vanderputten@ugent.be ou dtys@vub.ac.be

23 mars 2005 (Namur) : Bases de données hagiographiques et manuscrits, X^e séance d'Hagiologia – Atelier belge d'études sur la sainteté, aux Facultés universitaires Notre-Dame-de-la-Paix. Trois communications seront suivies, à 17h00 d'un hommage à Guy Philippart, au cours duquel lui sera remis un volume de mélanges. Contacts : X. Hermand ou É. Renard, FUNDP, Département d'Histoire, rue de Bruxelles 61, 5000 Namur, tél. : 081 72 41 95, xavier.hermand@fundp.ac.be / etienne.renard@fundp.ac.be

23 mars 2005 (Liège, Archéoforum) : Conférence de Philippe Raxhon, La perception du Moyen Âge à l'époque révolutionnaire, dans le cadre de la manifestation Gratia Dei (cf. infra, expositions).

6 avril 2005, à 20h00 (Liège, Archéoforum) : conférence de Robert Halleux, Un millénaire de progrès techniques ; savants et artisans au Moyen Âge, dans le cadre de la manifestation Gratia Dei (cf. infra, expositions).

9 avril 2005, de 11h00 à 13h00 (Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre) : conférence de J. Malherbe, Constantin XI Paléologue, dernier empereur byzantin ou la trahison de l'Occident (XV^e s.), voir 5 mars.

14 avril 2005, à 18 h 00 (Louvain-la-Neuve, UCL, Institut d'études médiévales, Auditoires Socrate) : conférence de Gérard Giordanengo, De la société féodale au droit féodal : où en sommes-nous ? Contact : vandenabeele@mage.ucl.ac.be

15 avril 2005 (Louvain-la-Neuve, UCL) : Le vassal, le fief et l'écrit. Formes, enjeux et apports de la production documentaire dans le champ des institutions féodo-vassaliques (XI^e-XV^e siècles). Journée d'étude. Programme en ligne : <http://calenda.revues.org/nouvelle5033.html>. Contact : nieus@mage.ucl.ac.be

15 avril 2005 (Bruxelles, ULB) : Le paysage, une culture matérielle. Les paysages médiévaux comme construction des rapports de pouvoir. Journée d'étude organisée par le pôle d'attraction interuniversitaire V-10 « La société urbaine dans les anciens Pays-Bas (bas Moyen Âge-XVI^e siècle) ». Contact : Chloé Deligne, cdeligne@ulb.ac.be

16 avril 2005, de 11h00 à 13h00 (Parlement européen) : conférence de J. Roucloux, la figure de l'artiste dans l'Italie du XV^e s. et son rayonnement en Europe, voir 5 mars.

16 avril 2005 (Tongerlo) : Norbertijnen en zielzorg. Journée d'étude à l'abbaye de Tongerlo. Contact : Herman Janssens, h.janssens@abdijaverbode.be

18 avril 2005, à 20h00 (Bruxelles, ULB, Institut des Hautes Études de Belgique) : conférence de Michel Margue et Denis Scuto, L'instrumentalisation du passé pris en flagrant délit : les discours sur l'héritage européen. Information : www.ulb.ac.be/philo/urhm

20 avril 2005, à 20h00 (Liège, Archéoform) : conférence de Philippe Vendrix, Un musicien liégeois au Moyen Âge : Colonna, dans le cadre de la manifestation Gratia Dei (cf. infra, expositions).

21 avril 2005, à 16h00 (Bruxelles, ULB, Séminaire de l'URHM, Bibliothèque des Sciences Humaines, local 8 MED) : conférence de Hérold Pettiau, L'Hibernensis, collection canonique irlandaise, et l'étude de l'organisation ecclésiastique en Irlande au haut Moyen Âge (V^e-VIII^e siècles). Information : www.ulb.ac.be/philo/urhm

22 avril 2005 (Bruxelles) : Entre la ville, la noblesse et l'État : Philippe de Clèves (1456-1528), homme politique et bibliophile. Colloque international organisé dans le cadre du pôle d'attraction interuniversitaire V-10 « La société urbaine dans les anciens Pays-Bas (bas Moyen Âge-XVI^e siècle) » par la section des manuscrits de la Bibliothèque royale Albert I^{er} et le Vakgroep Middeleeuwse Geschiedenis de l'Université de Gand. Lieu : Salle Lippens, Bibliothèque royale, Boulevard de l'Empereur 4, 1000 Bruxelles. Contacts : C. Van Hoorebeeck, même adresse, celine.vanhoorebeeck@kbr.be ou J. Haemers, Universiteit Gent, Blandijnberg 2, 9000 Gent, Jelle.Haemers@UGent.be

23 avril 2005, de 11h00 à 13h00 (Parlement européen) : conférence de St. Mund, De la Baltique à la mer Noire : la puissance des Jagellons en Europe orientale (XV^e s.), voir 5 mars.

25 avril 2005, à 17h00 (Bruxelles, FUSL) : table ronde autour d'un exposé de Dominique Gaurier, La rédaction des normes juridiques, source de la métamorphose du droit (France et anciens Pays-Bas), organisée par le Centre de recherches en histoire du droit et des institutions (CRHIDI) des Facultés universitaires Saint-Louis. Renseignements : J.-M. Cauchies, FUSL, Boulevard du Jardin botanique 43, 1000 Bruxelles, 02 211 78 68, cauchies@fusl.ac.be

29 avril 2005 (Louvain-la-Neuve, UCL) : Méthodologies comparées II. 13^e journée d'étude du RMBLF.

29-30 avril 2005 (Bruxelles, Kon. VI. Academie) : The Aristoteles latinus : Past, present, future. Colloque organisé par le projet Aristoteles latinus et le Dewulf-Mansion Center de Leuven. Contact : Pieter.DeLeemans@hiw.kuleuven.ac.be

4 mai 2005, à 20h00 (Liège, Archéoforum) : conférence d'Alberto Barrera y Vidal, Le Moyen Âge et la Bande Dessinée, dans le cadre de la manifestation Gratia Dei (cf. infra, expositions).

9 mai 2005, à 15h00 (Bruxelles, Académie royale de Belgique) : Séance publique, conférence de Jean-Marie Cauchies, Publier un recueil de chartes de franchises : pourquoi ? comment ? Palais des Académies, sur invitation.

11 mai 2005, à 14h00 (Bruxelles, KBR) : conférence de Pascale Bourgoin, Manuscrits de poésies latines rythmiques, organisée par le Centre international de codicologie. Bruxelles, Bibliothèque Royale, Salle du Conseil.

11 mai 2005, à 18h30 (Liège, Palais provincial) : conférence de Régis Boyer, Le monde fabuleux des Sagas islandaises, leur joyau : La saga des Sturlungars Age, dans le cadre de la manifestation Gratia Dei (cf. infra, expositions).

12 mai 2005 (Bruxelles) : De Bologne à Bologne. Journée d'étude du Centre de recherches en histoire du droit et des institutions (CRHIDI) des Facultés universitaires Saint-Louis, consacrée au problème de la réforme des universités du Moyen Âge à nos jours. Contact : J.-M. Cauchies, FUSL, Boulevard du Jardin botanique 43, 1000 Bruxelles, 02 211 78 68, cauchies@fusl.ac.be

12-14 mai 2005 (Louvain-la-Neuve), L'écrit et le manuscrit à la fin du Moyen Âge, colloque organisé par le Groupe de recherches sur le moyen français. Contact : vanhemelryck@rom.ucl.ac.be

13 et 14 mai 2005 (château de Bois-Seigneur-Isaac). Bois-Seigneur-Isaac 1405-2005. Colloque historique à l'occasion du 600^e anniversaire du miracle du Saint-Sang. Contact : M.A. Collet-Lombard, CHIREL Brabant Wallon asbl, chaussée de Bruxelles 65 a, 1300 Wavre, tél. : 010 23 52 79, fax : 010 24 26 92, m-a.collet@bw.catho.be

18 mai 2005, à 20h00 (Liège, Archéoforum) : conférence de Philippe George, Le Moyen Âge en tous sens, dans le cadre de la manifestation Gratia Dei (cf. infra, expositions).

19 mai 2005 à 16h00 (Bruxelles, ULB, URHM) : conférence de Yann Grappe, Le vin au Moyen Âge, voir 21 avril.

19-21 mai 2005 (Louvain-la-Neuve), Une lumière venue d'ailleurs. Héritages et ouvertures dans les encyclopédies d'Orient et d'Occident au Moyen Âge, colloque organisé par le projet de recherches « Encyclopédies d'Orient et d'Occident au Moyen Âge ». Contact : gdecallatay@ori.ucl.ac.be ou vandenabeele@mage.ucl.ac.be

19-21 mai 2005 (Anvers, Université) : Linguistique textuelle du moyen français, XI^e colloque sur le moyen français. Renseignements : A. Vanderheyden, Universiteit Antwerpen, Prinsstraat 13, 2000 Antwerpen, Anne.Vanderheyden@ua.ac.be

8 juin 2005, à 20h00 (Liège, Archéoforum) : conférence de Jean-Marc Léotard, Du monde gallo-romain au Moyen Âge, dans le cadre de la manifestation Gratia Dei (cf. infra, expositions).

8-10 juin 2005 (Abbaye de Neumünster) : Sigismundus Rex et Imperator. Congrès international organisé par le Musée national d'histoire et d'art – Luxembourg. Contact : francois.reinert@mnha.etat.lu

19-20 août 2005 (Liège, Université de Liège, salle du théâtre, Quai Roosevelt 1 b, 4000 Liège) : Cinquante ans d'études épiques. Bilan et perspectives. Colloque international organisé dans le cadre des célébrations du cinquantième anniversaire de la Société Rencesvals. Contact : Nadine Henrard, ULg, Dpt d'études romanes, pl. Cockerill 3, 4000 Liège, tél. : 04 366 54 51 ou 56 50.

18 novembre 2005 (Liège, ULg) : Histoire du livre (titre provisoire), 14^e journée d'étude du RMBLF. Le programme de cette journée sera communiqué ultérieurement.

25-27 novembre 2005 (Malines) : Women at the Court of Burgundy. Colloque international. Renseignements : D. Eichberger, Kunsthistorisches Institut, Universität Heidelberg, Blumenstrasse 41, D-69115 Heidelberg.

15-18 février 2006 (Lille-Bruxelles-Liège) : Femmes politiques et femmes de pouvoir durant les derniers siècles du Moyen Âge et la première Renaissance, colloque international organisé par l'Université de Lille-3, l'Université de Liège et les Facultés universitaires Saint-Louis. La présentation d'une trentaine d'études de cas a pour but de dégager les mécanismes d'exercice du pouvoir par des femmes dans les différents cas de figure envisageables. Renseignements : É. Bousmar, FUSL, bousmar@fusl.ac.be ou A. Marchandisse, ULg, Alain.Marchandisse@ulg.ac.be

25 et 27 octobre 2006 (Vesoul [Fr.] - Tournai) : Les relations politiques et religieuses entre la Franche-Comté et les anciens Pays-Bas, du XIII^e au XVIII^e s., colloque organisé par le Groupe de recherches sur les Chifflet avec le soutien de la Maison des sciences de l'homme de l'Université de Besançon, les mercredi 25 octobre 2006 à Vesoul et vendredi 27 octobre 2006 au Séminaire de Tournai. Contacts : Paul Delsalle, 30 rue Mégevand, F-25030 Besançon cedex, paul.delsalle@univ-fcomte.fr

Expositions

26 novembre 2004-28 février 2005 (Bruges) : Fake — Not fake, exposition consacrée aux restaurations abusives de Primitifs flamands et aux faux du restaurateur J. Van der Veken. Information scientifique : H. Verougstraete, Laboratoire d'étude des œuvres d'art par les méthodes scientifiques, UCL, pl. B. Pascal, 1348 Louvain-la-Neuve. Lieu : Musée Groeninge, de 9h30 à 17h00 (sauf le lundi), Dijver 12, 8000 Bruges. Renseignements : www.brugge.be/musea

11 décembre 2004-27 février 2005 (Diest) : Begraven (te) minderbruers. Het minderbroedersklooster van Diest archeologisch onderzocht. Lieu : Stedelijk Museum Diest, Grote Markt 1, 3290 Diest.

12 février-31 juillet 2005 (Liège) : Gratia Dei. Les chemins du moyen âge, exposition itinérante montée par le Musée de la Civilisation (Québec). Lieu : Liège, église Saint-Antoine (à côté du Musée de la Vie wallonne). Renseignements : <http://www.gratiadei.be>

25 février-25 mars 2005 (Gand) : Van Romantiek naar Wetenschap : een hobbelig parcours. Een eeuw mediëvisten aan de Gentse universiteit (1817-1914), exposition historiographique organisée par l'institut d'études médiévales (Einhard Instituut) de l'université de Gand, en collaboration avec la bibliothèque et les archives de l'université. La transition de l'approche romantique du Moyen Âge vers le positivisme est envisagée à travers le parcours de 17 professeurs et l'évolution des programmes. Lieu : Universiteit Gent, Centrale Bibliotheek, Rozier 9, 9000 Gent. Informations : www.einhard.ugent.be

8 mars-31 décembre 2005 (Bruxelles) : Made in Belgium. Exposition comportant de nombreuses œuvres d'art médiévaux. Centre d'Art Dexia, rue de l'Ecuyer 50, Bruxelles.

8 juin-4 septembre 2005 (Bruges) : Memling et le portrait, exposition coordonnée par Till-Holger Borchert, antérieurement présentée au Museo Thyssen-Bornemisza (Madrid) et qui le sera ensuite à la Frick Collection (New York). Cette manifestation s'insère dans le cadre du festival Corpus Bruges '05 (www.corpusbrugge05.be). Lieu : Musée Groeninge, Dijver 12, 8000 Brugge.

15 juin-11 septembre 2005 (Bruxelles) : Ensor à Bosch, exposition de pièces des trois musées de Bruges (Groeninge), Gand (Beaux-Arts) et Anvers (Beaux-Arts) réunis dans le consortium « vlaamsekunstcollectie » (sans majuscule). Cette manifestation, qui intégrera l'art du XV^e siècle, s'insère dans le cadre des festivités des 175 ans de la Belgique (« Belgium 175-25 »). Lieu et renseignements : Palais des Beaux-Arts, rue Ravenstein 23, 1000 Bruxelles, www.bozar.be

septembre-décembre 2005 (Malines) : Femmes d'exception. Marguerite d'York et Marguerite d'Autriche, exposition d'œuvres d'art et de manuscrits autour de la personnalité des deux Marguerite, sous la coordination de D. Eichberger (U. de Heidelberg). Lieu : Stedelijke Musea Mechelen, Minderbroedersgang 5, 2800 Mechelen. Renseignements auprès des Musées communaux (stedelikemusea@mechelen.be) ou de l'asbl Mechelen 2005 (info@mechelen.be, www.mechelen2005.be).

Concerts

Le Hilliard Ensemble a donné à Bruxelles le 15 janvier 2005 un concert intitulé Ars Antiqua & Guillaume de Machaut, précédé d'une rencontre avec le public. Le lendemain, les membres de l'ensemble ont animé un atelier de chant. Cette manifestation était organisée par et à l'asbl Flagey (www.flagey.be).

Le 9 avril 2005 à 20h15 (Bruxelles, Studio 4 de Flagey) : Les vêpres de Saint-Jacques de Compostelle, avec l'Ensemble Organum dirigé par Marcel Pérès. À 18h30 a lieu une conférence de M. Pérès au Studio 1.

Le 27 avril 2005, au Kaaitheater, l'ensemble français de musique médiévale Discantus (dir. Br. Lesne) présente Sur la terre comme au ciel.

Comité national belge des sciences historiques

Le Réseau des Médiévistes belges de Langue française occupe qua tale depuis l'automne 2004 un siège au Comité national belge des sciences historiques. Celui-ci regroupe les associations scientifiques, les universités, centres de recherche et d'archives et la Bibliothèque royale. Il représente la Belgique au sein du Comité international des sciences historiques et sert notamment de relais dans l'organisation quinquennale du congrès international des sciences historiques dont la prochaine édition se tiendra à Sidney en 2005. Le Comité national belge possède à son actif les Vingt ans de recherche historique en Belgique 1969-1988 dirigés par L. Genicot (Bruxelles, 1990) ainsi qu'Un quart de siècle de recherche historique en Belgique 1944-1968, dirigé par J.A. Van Houtte (Louvain, 1970).

Actions de sensibilisation

Les prochaines Journées du Patrimoine seront médiévales en Wallonie, avec pour thème « Regards sur le Moyen Âge », étendu jusqu'au XVI^e siècle (samedi 10 et dimanche 11 septembre 2005).

Contrairement aux éditions précédentes organisées avec le succès que l'on sait par la Division du Patrimoine de la DGATLP (Ministère de la Région wallonne), la gestion de ces Journées a été dorénavant confiée par le ministre Daerden à un para-régional, l'Institut du Patrimoine wallon.

Renseignements : Institut du Patrimoine wallon, rue Paix-Dieu 1B, 4540 Amay, tél. 085 41 03 50.

Sous le titre De nacht van de Geschiedenis le Davidsfonds organise le mardi 22 mars 2005, pour la troisième année consécutive, une série de 230 manifestations locales en Flandre et à Bruxelles autour de l'histoire et du patrimoine (conférences, visites, projections, animations diverses). Le programme est disponible sur le site www.davidsfonds.be/nacht. Le même organisme culturel organisera les 24-25 septembre 2005, à l'occasion de son 130^e anniversaire, un Abdijenweekend consistant en une série d'animations dans plusieurs abbayes flamandes.

Contacts et échanges

Nous avons reçu le Bulletin d'information de la Société belge d'études celtiques, n° 142 (septembre 2004) à n° 145 (janvier 2005), comportant diverses annonces de colloques et publications.

Notre souhait est que ces pages de chronique offrent un reflet fidèle de l'actualité belge en matière d'études médiévales. Nous engageons donc les personnes intéressées à nous faire part des manifestations et initiatives scientifiques qu'elles organisent.

Coordination B. V. d. A. et É.B. (avec la coll. d'A.M.)



À PROPOS DE L'ANNUAIRE DES MÉDIÉVISTES

Nombreux sont les collègues et maîtres qui ont déjà complété et retourné le questionnaire inséré dans le fascicule 1 du Bulletin, en vue de l'élaboration de l'Annuaire des médiévistes belges francophones. Nous attirons votre attention sur le fait que cet instrument de travail, le premier du genre, reprendra tous les chercheurs actifs en Belgique francophone ou issus de celle-ci, sans se limiter aux membres cotisants du RMBLF. Il est donc indispensable que chacun retourne ce questionnaire, que nous avons encore reproduit ci-dessous. Nous vous en remercions sincèrement.

Questionnaire destiné à l'établissement de l'annuaire des médiévistes belges de langue française

[À photocopier ou à découper]

Note : le questionnaire complété doit être adressé au Secrétaire, M. É. BOUSMAR,
Facultés universitaires Saint-Louis, boulevard du Jardin botanique, 43, 1000
BRUXELLES.

Nom : ...

Prénom : ...

Titre (prof., dr., lic., abbé,...) : ...

Discipline (biffer les mentions inutiles – Il s'agit bien de la discipline de base et nom du domaine de recherche, fût-il interdisciplinaire. On s'en tiendra donc aux désignations académiques traditionnelles. On ne mentionnera plusieurs disciplines qu'en cas de double ou triple formation (par exemple histoire et archéologie, ou philosophie et théologie) : archéologie – histoire – histoire de l'art – langues et littératures (préciser :) – orientalisme (préciser :) – philosophie – théologie – musicologie – droit – autre : ...

Recherches

Thème de recherche (mots-clés, cadre géographique, et siècles – Par exemple « abbayes-diplomatique-IX^e-XIII^e s. » ou « villes-métiers-XV^e s. ». Plusieurs thèmes peuvent être mentionnés le cas échéant)

Pour les doctorants, titre de la thèse en cours : ...

Publications principales (max. 3) : ...

Adresse professionnelle

Institution : ...

Service (unité, département, centre...) : ...

Rue, n° : ...

Code postal, localité : ...

Tél. : ...

E-Mail : ...

Fax : ...

Adresse privée

Rue, n° : ...

Code postal, localité : ...

Tél. : ...

E-Mail : ...

Fax : ...

Souhaitez-vous la publication de votre adresse privée :

oui – oui sauf tél. et fax – non (biffer).

Autres fonctions scientifiques

membre d'une académie, d'une commission royale (par exemple, la. C.r. d'Histoire, C.r. des Monuments, Sites et Fouilles, C.r. de Toponymie et de Dialectologie, C.r. des Anciennes Lois et Ordonnances, etc.), ou d'un autre organe scientifique officiel (par exemple le Comité national des Sciences historiques, le Comité national d'histoire, de logique et de philosophie des sciences, ou les différentes commissions du Comité international des Sciences historiques (Commission internationale de Diplomatique, Commission internationale d'Histoire urbaine, etc. (préciser) : ...

responsabilités au sein de sociétés savantes (préciser) : ...

responsabilités au sein de la direction d'une revue : ...

Table des Matières

Italies	2
Programme de la douzième journée d'étude	17
Programme de la treizième journée d'étude	18
Chronique.....	19
Congrès, colloques et conférences	19
Expositions.....	23
Concerts.....	24
Comité national belge des sciences historiques.....	25
Actions de sensibilisation.....	25
Contacts et échanges.....	26

**Le Réseau des Médiévistes belges de Langue française est un
groupe de contact du F.N.R.S.**

Éditeur responsable :

Alain MARCHANDISSE, Université de Liège, Département des Sciences Historiques, Quai Roosevelt 1 b, B-4000 – LIÈGE.

Secrétariat :

Éric BOUSMAR, Facultés Universitaires Saint-Louis, Boulevard du Jardin Botanique, 43,
B-1000 – BRUXELLES – courrier électronique : bousmar@fusl.ac.be

ATTENTION :

Le Bulletin ne sera désormais plus envoyé qu'aux médiévistes qui nous
auront fait parvenir la cotisation annuelle
qui est de € 10,00
 (numéro de compte : 000-0239579-86).